

## Écrire l'aventure

*par Sylvain Tesson*

LORSQUE LE JÉSUITE portugais Antonio de Andrade revint du Tibet, il publia à Lisbonne en 1626 une lettre qui racontait sa mission<sup>1</sup>. Le religieux y consacre de longues digressions sur les mœurs, les us et les croyances des peuples rencontrés. Mais la description qu'il donne des difficultés surmontées risque de laisser sur leur faim ceux qui ouvrent les récits de voyage pour sentir souffler le vent de l'exploit : « Et nous, le plus vite possible, nous avons marché l'affaire d'une quinzaine de jours à travers des montagnes moins accidentées que précédemment. Une fois franchies celles-ci,

---

1. *Les Portugais au Tibet, les premières relations jésuites*, Chandeigne, 1996.

nous en avons atteint d'autres qui étaient pleines de neige. » Dans sa deuxième lettre (celle qui fut publiée en 1628 à Ségovie), il use d'un style encore plus expéditif : « Grandes et variées furent les difficultés rencontrées en route. » Lointaine époque où l'on allait en haillons traverser les Himalaya, où l'on s'opiniâtrait sur des glaciers béants chaussés de sandales et où l'on rapportait de ces épopées dans des pays dont on ne connaissait rien quelques pages économes.

Aujourd'hui (et c'est tant mieux) on décrit, on s'étend, on développe. Une fois rentré de voyage, on rentre dans le détail. On livre avec minutie ce que l'on a observé, on confie ce que l'on a senti, on jette le grain de son expérience dans la presse des souvenirs pour en recueillir le tanin et offrir ainsi généreusement à lire une aventure préalablement vécue sur la poussière des pistes, la neige d'un versant, les houles d'un océan. Un seul petit voyage peut faire un gros livre. On est loin du laconisme d'Antonio de Andrade : le mythe en pâtit peut-être, mais le lecteur y gagne. Imagine-t-on notre déception si nous découvrions dans le présent ouvrage, au chapitre consacré à l'ascension

## Écrire l'aventure

de la paroi du Salto Angel par une équipe internationale d'escaladeurs, cette unique ligne ascétique : « Immenses furent nos efforts quinze jours durant pour triompher du vide et de la peur. » Imagine-t-on le jeune rameur anglais Oliver Hicks (dont on lira le récit plus loin) résumant de cette formule ses 126 jours d'efforts : « Qu'on se représente le geste d'un coup de rame et qu'on comprenne que je le répétais quelques millions de fois avant que l'étrave de mon embarcation ne mette sur le sable de la côte britannique un point final à cette épreuve. » Lecteur, rassure-toi ! Les dix aventuriers qui nous livrent ici leurs récits en primeur n'appartiennent pas à la *Compagnie*. Aucun d'entre eux n'est jésuite ni même portugais. Et les relations de leurs expéditions constituent un florilège rapicolant et généreux de ce que l'année passée a vu d'aventures et d'explorations se tramer sur la surface de la Terre.

L'écriture est un prolongement naturel à l'aventure. Dans la poussière de la piste, les pas du voyageur dessinent un itinéraire. À la surface du papier, sa main trace les lignes du récit. Dans l'un et l'autre cas, à la table de

travail ou dans l'immensité du monde, la même solitude, la même lenteur silencieuse, la même âpreté et surtout la même liberté. Liberté d'aventurer sa vie où bon semble, liberté d'orienter son récit comme on l'entend.

On peut aller plus loin et se demander si une aventure vécue est vraiment achevée avant que d'avoir été racontée. Voyager puis se taire, c'est amputer l'action. Pour qu'elle soit pleinement accomplie ne faut-il pas qu'elle soit partagée ? Si les Vikings avaient raconté leurs épopées dans le Jutland, si les cueilleurs du paléolithique avaient pu nous transmettre le récit de leurs explorations, si les Scythes avaient tenu la chronique de leur conquête et les marins maoris celle de leurs audaces hauturières, que de beaux récits de voyage nous aurions reçus en héritage ! Les bardes du monde celte sillonnaient les landes de la Galice à l'Armorique, s'emplissaient de la beauté du monde et la restituaient, le soir à la veillée, devant le peuple d'un village. Ces marchands de rêve, ces colporteurs de sens répondaient avec prémonition, deux millénaires en avance, à l'injonction de Carl Gustav Jung : « Je

## *Écrire l'aventure*

considère que c'est le devoir de tous ceux qui, solitaires, vont leur propre chemin de faire part à la société de ce qu'ils ont découvert au cours de leur voyage d'exploration. Que ce soit une fontaine fraîche pour ceux que tourmentent la soif ou l'aride désert de l'erreur stérile<sup>1</sup>. »

Mais on ne devrait même pas avoir besoin des incitations de C.G. Jung pour se livrer, au soir venu, à l'exercice du journal de bord. Car le rituel de l'écriture vespérale est l'un des plus beaux moments d'une journée nomade. Il constitue l'occasion de faire l'unité en soi, de se reposer du labeur de la piste. De faire tenir à son âme, à son corps et à son esprit un conseil de guerre au-dessus de la blanche feuille de son carnet. Pour moi, ce rendez-vous du soir avec la page à remplir était une corvée, il est devenu un besoin. Je garde à l'oreille cette recommandation de Jean Raspail, reçue il y a quinze ans à la veille d'un départ pour des terres lointaines : « Une fois en route, prenez des notes. Malades, mangés par les moustiques, quoi qu'il arrive, prenez des notes. » La certitude de retrouver le soir

---

1. C.G. Jung, *L'âme et la vie*.

venu une page vierge et le souci de devoir l'honorer obligent à mieux regarder le monde, à mieux s'imprégner de sa beauté, à tendre mieux l'oreille à sa symphonie, à mieux formuler les réflexions qu'inspire l'effort, à « tenir son âme en haleine » pour reprendre la belle expression de Montaigne, bref à vivre mieux, à *vivre plus*.

Le point commun qui rassemble sous la même bannière (et la même couverture) des voyageurs aussi différents qu'un jeune forçat de la rame, une amazone du désert, un handicapé volontariste et une acrobate du vide est le désir inextinguible d'intensifier sa vie, de l'engager sur des chemins périlleux pour en mieux saisir la valeur, de sauter par-dessus les parapets de l'habitude pour rejoindre le royaume de l'imprévisible. (L'aventure est ce qu'on a inventé de mieux pour y parvenir en temps de paix. En temps de guerre, cette aspiration se trouve hélas comblée par la force des choses.)

L'autre point de convergence c'est l'amour du monde extérieur. Les textes qu'on s'apprête à lire célèbrent tous le réel. L'aventurier conserve intacte sa capacité d'émer-

## *Écrire l'aventure*

veillement et la renouvelle chaque jour. Il faut se souvenir des vieillards magnifiques tels Pierre Guillaume ou Théodore Monod que le spectacle de l'aube continuait à enchanter après une vie d'aventures, d'action et de tumultes. L'aventure est une déclaration d'amour au monde extérieur qui ne laisse pas de place à l'indifférence, cette tare des âmes mortes. Chacun des auteurs des chapitres du présent ouvrage pourrait faire sien ce mot du Hamlet de Shakespeare : « Il est plus de merveilles en ce monde que n'en peuvent contenir tous nos rêves. » Le voyageur glissant sur l'océan ou gravissant la montagne préfère consacrer son énergie vitale à s'émerveiller du spectacle du monde plutôt qu'à ratiociner sur son tas de misérables secrets intérieurs. Il privilégie l'exploration à l'introspection. Il goûte davantage de se tenir debout sur la route que couché sur un divan. Peut-être pressent-il d'ailleurs que « le plus court chemin qui conduise à soi-même vous mène autour du monde<sup>1</sup> ». D'ailleurs on se verra toujours

---

1. Exergue (qui pourrait servir de conclusion) au *Journal de voyage d'un philosophe* d'Hermann de Keyserling.

déçu de la réponse d'un aventurier à qui l'on demande pourquoi il voyage. Il préférera raconter ce qu'il a vu plutôt qu'analyser ce qui l'a poussé à partir voir. Quand on me pose la question, je répète ce que Beckett lançait aux pointilleux qui brûlaient de savoir pourquoi il était devenu écrivain : « Bon qu'à ça ! »

Ce livre s'intitule *Carnets d'aventures*. J'entends déjà les voix de quelques grincheux qui supputent qu'il n'y a plus de frissons ni de découvertes possibles au XXI<sup>e</sup> siècle et que le monde surpeuplé a livré ses derniers secrets. On entend même des Cassandre expliquer que le mot « exploration » n'a plus de sens au siècle des GPS et des masses touristiques. Les gens qui n'arpentent jamais les lieux sauvages se plaisent dans les lieux communs. L'idée que le monde s'affadit avec le progrès est aussi vieille que le sentiment de la nostalgie. Segalen s'insurgeait avant la Première Guerre mondiale de ce que « le divers décroï(ssât) » et Aldo Leopold, précurseur américain de l'écologie radicale, dans son *Almanach d'un comté des sables*, déplorait déjà (en 1949 !)

## *Écrire l'aventure*

que « le dogme moderne, c'est le confort à n'importe quel prix ». Il s'est sans doute trouvé, à ce compte-là, un tailleur de bifaces du Magdalénien pour méditer sur le déclin de l'art depuis les chevaux aurignaciens de la grotte Chauvet. La nostalgie est un penchant de paresseux. Elle autorise à ne pas traquer dans le moment présent les raisons de s'enthousiasmer. Elle permet de se contenter de feuilleter le grimoire du passé en pleurnichant sur les âges d'or perdus. Elle affranchit de tout effort exploratoire, constitue la revanche des geignards. Mais les êtres qui s'intéressent avec sérieux à l'actualité des sciences et de l'exploration savent que tout n'est pas perdu pour les cœurs aventureux et les âmes vagabondes, que le monde n'a pas rendu gorge et que si le satellite s'est livré à un balayage cartographique systématique de la planète, il reste des parages méconnus et des champs de connaissance sur le seuil desquels se tient la science moderne, encore balbutiante. Les espaces sidéraux, les profondeurs océaniques et les tréfonds souterrains attendent encore leurs défricheurs. Ces mondes sont restés symboliquement dans l'ombre qui les caractérise

physiquement. Des géographes facétieux voient dans ces noirceurs benthiques, galactiques et géologiques les nouvelles « taches blanches » offertes aux appétits des aventuriers de demain. Le faisceau du savoir porté par les astronautes, les spéléologues et les océanographes commence tout juste à balayer ces obscurités. Et l'on sait qu'en vertu du principe de l'éclairage à la torche, plus le pinceau de lumière fouaille le vide, plus on s'aperçoit que la ténèbre est profonde : les limites de la connaissance reculent alors même que progressent ses outils ! L'aventure n'est morte que dans l'esprit de ceux qui n'ont aventuré nulle part ni leur esprit ni leur corps.

Et si certains auteurs du présent ouvrage rendent hommage aux pionniers du passé (on lira plus loin le texte que Chantal Edel consacre à la première course Paris-Pékin ainsi que l'hommage que Stéphane Dugast rend à Paul-Émile Victor) c'est pour arriver à la très braudélienne conclusion qu'on ne peut pas être sans avoir été et que les antiques prédécesseurs sur les chemins de l'aventure n'ont pas asséché la beauté du monde mais l'ont révélée et encouragent à

## *Écrire l'aventure*

en poursuivre la reconnaissance. La Guilde européenne du raid s'est toujours attachée à jeter des ponts (de singes) entre les générations. Et c'est en vertu de ce soin constant que les fils invisibles de la fraternité de l'esprit et du cœur relient aujourd'hui dans une maison commune, par-delà les âges et les milieux naturels, Monfreid et Boivin : l'homme qui sortait d'un roman et celui qui tombait du ciel. La Guilde ne fait pas l'apologie du passé pas plus qu'elle n'en fait table rase. Elle en fait table ouverte.

L'aventure correspond à ce désir de sauter par-dessus les parapets de l'habitude pour rejoindre le royaume de l'imprévu afin de densifier la valeur de sa vie, afin de ralentir le cours des heures (qu'ont-elles à se reprocher pour fuir si vite ?), afin, comme le disait Paul-Émile Victor, de *voler du temps à sa mort*. Nul doute qu'y parviennent les pilotes de la patrouille privée Breitling Jet Team menée par Jacques Bothelin (dont on découvrira les figures de style dans l'une des contributions de ce livre). Mais il est une autre aventure qui se passe du frisson du risque. Pour la vivre, point n'est besoin de mettre le pied en des lieux inconnus puisqu'il

## *Carnets d'aventures 2007*

suffit de tendre la main vers des êtres anonymes. Nous parlons de l'aventure de la solidarité. L'une exige qu'on ait le cœur solide. L'autre qu'on l'ait très vaste. Guy Duhard vit depuis douze ans dans l'Azawak nigérien et prouve par son action auprès des démunis des sables qu'il y a deux catégories d'êtres sur la terre. Ceux qui pensent que les autres marquent la frontière de l'enfer. Ceux qui savent qu'ils incarnent le début de l'aventure.